Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

3e Année. — Numéro 33.

Livres nouveaux
SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE DES SLAVES.

L'Allemagne et la Slavie commencent à être inondées de brochures sur les événements des trois dernières années, dans leurs rapports avec la question slave. Parmi ces ouvrages, de valeur et de tendances très-diverses, nous citerons ceux qui nous paraissent servir, pour ainsi parler, de jalons et de guides à tous les autres.

Comme introduction à l'étude des sanglantes tragédies de 1849, se présente en première ligne, un livre d'une haute portée philosophique, et qui, bien qu'écrit en langue allemande, n'en présente pas moins une empreinte tout à fait slave : c'est l'*histoire de la période révolutionnaire* (*geschichte des revolutions zeitalters*) de 1789 à 1848, par Henri Springer, de Prague. Ce jeune historien a su embrasser dans une grandiose synthèse tous les mouvements religieux, littéraires et sociaux de l'Europe, depuis soixante ans, et nous en montrer les corelations cachées et l'ensemble, dans un tableau vivant comme un corps organique. Quiconque aime les généralisations historiques et leur application à la philosophie de la vie humaine, ne peut manquer de trouver ici son attente satisfaite. Aussi le succès de durée et les éloges universels qui ont couronné ce premier écrit, en redoublant l'activité de son auteur, n'ont pas tardé à lui faire produire un second ouvrage, en allemand comme le premier, et qui vient de paraître à Leipzig, sous le titre : l'*Autriche après la révolution.* Dans ce nouveau livre, M. Springer semble s'être surpassé lui-même pour la profondeur des vues, pour le calme et l'animation tout à la fois de son recit vraiment palpitant des grandes luttes de 1848 et 49. Malgré la teinte un peu fataliste de son esprit, M. Springer n'est pas ministériel, il est de l'opposition en Autriche ; et pourtant écoutez-le juger la révolution viennoise d'octobre.

« Si la démocratie, dit-il, finit par être écrasée à Vienne, il n'en faut pas accuser uniquement la droite parlementaire et sa fuite du lieu des séances. On doit reconnaître que les démocrates, en se déclarant intempestivement pour les Maghyars contre les Slaves, avaient forcé eux-mêmes la Bohême de s'abstenir de toute participation au mouvement révolutionnaire : ce qui rendit possible la concentration d'énormes corps de troupes autour de la capitale. Pourquoi la révolution d'octobre avait-elle revêtu un caractère exclusivement allemand ? Pouvait-on demander aux Slaves qu'ils aidassent à s'anéantir eux-mêmes ? Les libéraux de Vienne n'avaient-ils pas refusé les premiers de reconnaître la révolution de Prague ? Enfin, le séjour prolongé de la droite bohême au milieu des barricades viennoises, n'eût-il pas enlevé au mouvement sa seule signification hisotrique, je veux dire sa tendance pangermanique et antislave? La vraie cause de la défaite des Viennois se trouve dans les faux rapports établis entre Vienne et le reste de l'empire. Une insurrection à Berne contre la fédération suisse, fût-elle victorieuse, n'aurait encore rien de décisif, tant que les autres cantons n'y adhéreraient pas... Il en est de même pour l'Autriche nouvelle, où les nationalités diverses, ayant toutes retrouvé la conscience de leurs forces et de leur vie individuelle, doivent participer toutes également à une révolution, si l'on veut qu'elle triomphe. La révolution de mars, quoique consommée à Vienne, avait été saluée avec enthousiasme par toutes les provinces et par tous les peuples de l'empire, parce qu'elle

détruisait le système de centralisation despotique, ruineux pour tous. Mais la révolution d'octobre, en prétendant rétablir cette centralisation, même sous une forme libérale, agissait sans mission de la part des provinces, avides de jouir de leurs droits nouvellement acquis. C'était aux députés de ces peuples à la diète constituante centrale, de fixer les nouveaux rapports administratifs et internationaux des diverses parties de l'empire. Ce problème ne pouvait plus être résolu par des barricades viennoises, comme les combattants d'octobre eurent le tort de se l'imaginer. »

De cette appréciation si juste de la révolution allemande en Autriche, le docteur Springer passe au tableau de la révolution hongroise qu'il caractérise avec une logique non moins impitoyable. « Les maghyars n'avaient pas une tendance moins exclusive, moins étroitement nationale, que les viennois. Après avoir brisé pour eux les droits historiques de la conquête, ils prétendaient les maintenir en vigueur vis-à-vis de leurs voisins, accaparer à leur profit la révolution, et en interdire les fruits aux autres. Vienne, en se donnant à l'Allemagne, voulait lui amener tout le reste de l'Autriche. De même les maghyars prétendaient s'imposer par la force aux roumains, et aux Iugo-slaves; alléguant contre eux les concessions même qu'ils venaient d'extorquer du cabinet impérial, qu'ils combattaient et dont ils niaient la légitimité pour eux-mêmes. Cette manière de s'attribuer la part du lion, ce monstrueux mélange de libéralisme et d'esprit de conquête, cette absorption en soi-même qui faisait voir une *grande maghyarie* là où il n'existe qu'un petit peuple isolé au milieu d'autres peuples, ses égaux et ses rivaux, tout cela devait conduire à une ruine inévitable la politique maghyare. »

A cet arrêt d'un sévère historien, nous aurions voulu opposer des assertions moins tranchantes. Nous les avons cherchées dans un ouvrage intitulé : *Die catastraphe in ungarn*, paru à Leipzig vers la fin de 1849 sous le nom de Louis Kossuth lui-même. Cet écrit se présente au public comme le testament politique du grand agitateur. Il renferme ses adieux à sa patrie, des considérations sur les causes de sa chute, des détails sur l'anarchie qui régnait au sein de la diète, et sur les mille intrigues de Gœrgey, dont la trahison était préméditée et préparée de longue main. La brochure se termine par ces paroles de désespoir : « Le tombeau ne rend jamais sa proie. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une nation ressuscitée. La Grèce elle-même n'y fait pas exception : des tressaillements galvaniques ne sont pas la vie. » Ainsi, pour les Maghyars il n'y a plus d'indépendance nationale possible. Ils ne doivent plus aspirer, d'après Kossuth lui-même, qu'à une combinaison fédérative, dans laquelle leur langue et leurs mœurs puissent être respectées. — Mais s'il en est ainsi, c'est parce que les Maghyars étaient une caste, et non pas une nation véritable.

Après les graves publications que nous venons de mentionner, il y en a d'autres d'une moins haute portée, quoique d'une utilité tout aussi incontestable : ce sont les mémoires des généraux, des diplomates et autres acteurs des dernières insurrections. Mais toutes ces brochures pèchent généralement par le vague de leurs déclamations, le manque d'exactitude, et l'outrecuidance des auteurs, qui semblent ne douter de rien, et qui ignorent les bases les plus élémentaires de la reconstitution de l'Europe Orientale. Il n'y a, que nous sachions, à faire exception sous ce rapport que le récent ouvrage du général Czetz (*Bem's feldzug in Siebenburgen, in den jahren* 1848-49). Ayant eu lui-même, comme chef d'état-major du grand capitaine, la mise à exécution de toutes les manœuvres, plans de bataille et stratagèmes qu'imaginait ce moderne Annibal, pour exterminer l'ennemi, Czetz a pu tracer des tableaux d'une lucidité et d'une précision parfaite. Lorsqu'il lui arrive çà et là de toucher la question des diverses nationalités hongroises, il la traite constamment avec les égards et le respect dont le héros polonais lui avait donné l'exemple. Néanmoins Czetz appartient encore à cette classe d'esprits cosmopolites, pour qui la théorie libérale est le but, et la patrie l'accessoire.

Les vraies théories d'émancipation nationale ne se sont malheureusement rencontrées jusqu'à ce jour que chez des écrivains accusés de tendances réactionnaires, et qui sous certains rapports méritent l'accusation. Parmi ces publicistes, nous en signalerons un, qui, moins réactionnaire que les autres, semble près d'apporter à sa patrie un talent de premier ordre : C'est M. Gabler de Prague. Son dernier ouvrage, paru cette année(*die nationale politik in œstreick*) est un plaidoyer approfondi de la politique du fédéralisme et des nationalités contre le système centralisateur. Il prouve que sans nationalité, il n'y a plus ni morale publique, ni morale domestique; et que l'indifférentisme complet des citoyens pour l'état, serait le dernier terme où aboutirait une pareille manière de gouverner. Il conclut qu'il n'y a plus pour l'Europe de chances de progrès que dans le principe nouveau de l'association libre des peuples, substitué au principe de leur agglomération forcée sous des gouvernements centralisateurs. Et vraiment l'Autriche semble commencer à s'en apercevoir, si l'on en juge par les modifications profondes apportées depuis quelque temps à son administration dans le sens du fédéralisme. Ainsi les slaves réagissent sur leurs oppresseurs même : et leur influence, en pesant de plus en plus sur les forts et les conquérants, prépare par degré pour les faibles et les vaincus, des lois plus humaines, et une existence moins amère.

Cyprien Robert.

Lettre sur l'état de l'émigration polonaise.

CONSEILS AUX ÉMIGRÉS.

RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA POLOGNE DE LONDRES.

Monsieur le rédacteur, je reviens à la charge, pour appuyer par de nouvelles preuves la thèse que je soutenais, il y a quinze jours, dans les colonnes de votre journal, relativement à l'avenir de notre émigration, à savoir qu'elle doit désormais se soutenir par elle-même, sans plus comp-

ter sur aucun secours étranger. Cette thèse est d'une telle évidence qu'il n'y a plus désormais que des agents d'intrigues, ennemis secrets de la Pologne, qui puissent nous contredire.

Tant que durera sa crise actuelle, l'Europe n'offre rien de stable à ceux d'entre nous qui, pour vivre, ont besoin de travailler. Il n'y a pour eux, en dehors des amnisties toujours problématiques du tsar, d'autre moyen assuré d'existence que la transmigration en Amérique.

Aux États-Unis le Polonais est du moins à l'abri de toutes les tracasseries de police; et de là il peut, s'il veut risquer l'aventure, retourner dans son pays, par mer, sans qu'aucune puissance l'arrête, et en beaucoup moins de temps qu'il ne lui en faudrait pour se rendre de Paris à Varsovie.

Je vous ai parlé dans ma précédente lettre de l'accueil que les Polonais reçoivent à New-York. J'ai fait en outre beaucoup de recherches pour découvrir les moyens de transport les moins coûteux de France en Amérique; et je me suis assuré qu'en définitive aucune société expéditionnaire n'offre pour nos émigrants des conditions aussi avantageuses que la compagnie américaine qui a établi au Hâvre, sous la raison sociale Washington Finlay et compagnie, une agence générale de paquebots entre cette ville et New-York. Le gouvernement français paraît s'en être convaincu lui-même, puisque c'est avec cette compagnie qu'il a conclu le 13 octobre 1849, un traité pour le transport à ses frais de 90 de nos réfugiés à la Nouvelle-Orléans, sur le navire le *Manchester*. Je recommande donc de toutes mes forces à mes compatriotes, qui veulent quitter momentanément l'Europe, de prendre le chemin du Hâvre.

Cette voie de transport est notablement plus économique que celle par les paquebots anglais. Nous en trouvons une preuve de plus dans le dernier manifeste de la célèbre *société littéraire des amis de la Pologne de Londres*, qui vient de paraître à la fois en anglais et en polonais. Cette société qui, depuis dix-huit ans, fait preuve d'un si généreux et si rare dévouement à la Pologne, conseille, elle aussi, aux émigrés valides de se rendre en Amérique Elle déclare en avoir fait passer à ses frais, cette année, quatre-vingt-six aux États-Unis, et le transport pour chacun d'eux a coûté 200 fr. C'est 50 fr. de plus qu'on ne paye en s'embarquant au Hâvre, à bord des navires de la compagnie Washington-Finlay.

Je ne veux pas clore ma lettre, sans vous parler un peu plus en détail de cette adresse du comité anglais, présidé par lord Dudley Stuart aux Polonais riches en faveur des polonais proscrits. Il ne faut pas nous dissimuler que cet appel est un cri de détresse de nos amis d'Angleterre, et l'aveu de leur impuissance à continuer leur œuvre admirable en présence du refroidissement croissant du public anglais pour la cause polonaise; refroidissement tel que sur cinq cents membres de notre émigration, actuellement en Angleterre, deux cents vingt-six seulement reçoivent des secours, encore très-insuffisants. Faisant l'énumération générale de ses actes, depuis le moment où elle fut fondée, à l'instigation du prince Adam Czartoryski, et sous la présidence du célèbre poëte anglais, Thomas Campbell, la société dans ce dernier manifeste, rend justice aux généreux sacrifices de son second fondateur, M. Wentworth Beaumont, véritable grand seigneur, qui ne dépensait pas moins de cent mille francs par an pour faire publier le *British and foreing review*, un des meilleurs écrits périodiques du siècle, consacré principalement aux questions qui avaient pour but le Nord et la Pologne. Enlevé à sa patrie et au monde en 1848, M. Beaumont a eu pour successeur lord Dudley Stuart, l'orateur et le bras de la cause polonaise en Angleterre. Grâce à ses efforts constants, la société dont il est l'âme, est devenue le centre d'action et le bureau de renseignements de tous les journaux et même du parlement britannique sur les affaires russes et polonaises.

Non contente de son rôle politique, la société a encore contribué largement aux frais d'éducation des enfants des proscrits; elle a fait donner des soins spéciaux à nos malades, et à nos vieillards; et comme les ressources de l'association étaient visiblement insuffisantes, lord Dudley Stuart réussit en 1834 à faire passer au parlement une loi qui gratifiait l'émigration polonaise d'un subside de 10 mille livres sterling, subside qu'il parvint à faire élever à 15 mille livres au bout de quelques années. Mais en 1848 les libéralités britanniques ont commencé à se refroidir. Les amis du bon ordre moscovite, au parlement, ont fait réduire de moitié la subvention polonaise, qui en 1849, n'a plus été que de 7 mille livres sterling, somme qu'en 1850 on a eu l'inhumanité d'abaisser encore jusqu'au chiffre de 3,800. Contre ce manque de grandeur du parlement anglais, la société polonophile de Londres n'a pas cessé d'opposer son dévouement à toute épreuve, admirablement secondée dans son œuvre par la duchesse de Sutherland, personne dont la charité sublime égale les grâces parfaites, et qui a voué depuis longtemps aux pauvres Polonais une sympathie digne de son grand cœur.

Toutefois depuis les événements de 1848 et avec la réaction qui en a été la suite, la confiance dans la Russie, l'antipathie pour les Polonais, se sont accrues en Angleterre à un tel point que la société a vu tarir successivement toutes ses sources de revenus. Impuissante à subvenir comme par le passé aux besoins de nos réfugiés, elle en appelle aux Polonais riches, pour pouvoir continuer son œuvre. Elle s'engage envers ceux qui lui feront passer des fonds, à se conformer religieusement aux instructions des donateurs, pour l'emploi des sommes envoyées; attendu qu'il a toujours été dans l'esprit de cette société de se maintenir neutre entre tous les partis politiques tant en Pologne qu'en Angleterre, son seul parti étant celui de l'humanité souffrante et opprimée. . . . .

Léonard NIEDZVIECKI.

Littérature religieuse.

LE DÉBAT DES LATINISTES ET DES GRECO-SLAVES A PARIS.

L'indifférence enracinée du public occidental pour l'Orient et par contre-coup pour l'âme de l'Orient, pour le sla-

visme, subit depuis quelque temps des atteintes multipliées de la part des zélateurs de l'ère nouvelle. Chose assez singulière, c'est parmi le clergé latin que la cause orientale et slave commence à rencontrer en Occident ses plus chauds défenseurs. L'archevêque de Paris lui-même s'est mis à la tête de cette propagande toute religieuse, qui a pour but de restituer, dans leur pureté native, leurs rites traditionnels aux catholiques d'Orient. Les effrayants progrès du schisme russe avaient déjà fait sentir à Pie IX l'urgence de cette entreprise : dès 1847 il avait résolu la formation, à Paris, d'une pépinière de prêtres des rites orientaux. Retardée par les événements, cette œuvre vient de se constituer enfin, sous les auspices des mêmes hommes qui l'avaient déjà accueillie avec enthousiasme en 1847, et parmi lesquels se distinguent le duc de Cador, l'abbé Carron, le célèbre professeur en Sorbonne, Ozanam, et le prêtre ruthénien Terlecki. Leur comité, soutenu par l'éloquence du père Lacordaire, et par les quêtes heureuses d'un certain nombre de dames patronesses, a réussi à fonder une chapelle dite *Chapelle greco-slave catholique*, qui a été solennellement inaugurée le mois dernier dans la rue de Babylone.

Nos occidentaux en seraient-ils venus à comprendre tout ce que recèle pour eux de tempêtes et d'angoisses, l'immense problème du greco-slavisme? Notre clergé s'apercevrait-il qu'outre leur mission en politique, les Slaves en ont une autre non moins rénovatrice en religion? L'Autriche en tout cas a déjà devancé la France. L'Autriche comble de faveurs de tout genre les Greco-Slaves catholiques de son empire. Non contente de galvaniser pour ainsi dire l'ancienne nationalité ruthénienne, en le tournant de mille manières contre sa métropole polonaise, elle étend encore sur toute la Hongrie le réseau de son prétendu zèle pour le catholicisme. Organe de cette propagande austro-romaine parmi les Serbes, l'évêque de Djakovar, M. Stroszmayer, vient, dit-on, d'obtenir du cabinet de Vienne l'érection de deux nouveaux évêchés orientaux catholiques, l'un à Frauenbach, l'autre à Lugos. Il est vrai qu'on reproche à plus d'un titre aux nouveaux apôtres de l'Église greco-slave en Autriche, et surtout en Galicie, une confusion, peut-être ultramontaine, mais en tout cas peu catholique, du temporel et du spirituel, des intérêts des Habsbourg et des intérêts du Christ. Cette propagande transportée à Paris, y portera-t-elle le même caractère de servilité politique? La seule preuve de vie qu'elle ait encore donné au milieu de nous est le programme de son comité, qui serait de nature à ne nous laisser sous ce rapport aucune crainte, si un programme n'était pas toujours irréprochable, et si les actes réels et postérieurs ne venaient jamais contredire les paroles et les promesses.

Quoiqu'il en soit on comprendra aisément que les latinistes exaltés n'aient vu l'institution de la rue de Babylone qu'avec un profond déplaisir. Ceux qui veulent être plus catholiques que le pape se sont mis aussitôt à attaquer sans ménagement cette pauvre chapelle greco-slave, dont on ne peut pas même dire qu'elle soit déjà sérieusement fondée. Les ultramontains français ne lui ont pas épargné leurs sarcasmes; mais elle a trouvé surtout d'ardents antagonistes dans le clergé de l'émigration polonaise. La lutte entre les latinistes franco-polonais et l'orientalisme, représenté par le prêtre ruthénien Terlecki, ne s'est pas bornée à des pamphlets; elle a débordé dans les feuilles quotidiennes. L'archevêque de Paris lui-même a libéralement ouvert les colonnes de son propre journal, *La voix de la vérité*, aux adversaires de Terlecki, parmi lesquels s'est signalé le mordant satyrique de l'émigration, J. B. Ostrovski. Malgré que ces écrivains aient cru devoir mêler à leur débat passionné le nom de notre journal, il est de notre devoir de déclarer que nous plaçons cette question purement théologique, et pour nous étrangère, en dehors de notre polémique toute laïque, toute consacrée à revendiquer les droits des nationalités, les droits de la nature et de la liberté humaine. Champions de la tolérance universelle, nous ne pouvons condamner aucune croyance. Entre Dieu et ses prêtres nous n'avons point à intervenir.

Cyprien ROBERT.

Recherches archéologiques.

PAR LE COMTE EUSTACHE TYSZKIEWIEZ.

(*Badania archeologiczna nad zabytkami przedmiotow sztuk i rzemiosl w dawnej Litwie i Rusi Litewskiej; przez Eustachego Hr Tyszkiewicza. — Z tablicami ricin. Wilno,* Josef zawadzki. 8º 1850.)

La civilisation, dans sa marche naturelle de l'Orient vers l'Occident, suivit deux voies différentes, qui, après avoir fait le tour du monde, viennent de se rencontrer de nos jours et menacent de s'entrechoquer comme deux nuages qui chargés d'électricité hétérogène s'élèveraient l'un contre l'autre des deux extrémités de l'horizon.

La première de ces deux civilisations, dès le commencement de notre espèce, partie du berceau de l'humanité, des bords riants de l'Indus, traversa l'Egypte, la Phénicie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne et, en dernier lieu, l'Allemagne, et produisit toute la puissance, toute la gloire, tous les progrès scientifiques et politiques de la raison.

A son tour, la seconde de ces deux civilisations, partie du même berceau, plus lente, plus refléchie et moins possédée par l'activité dévorante des peuples méridionaux, s'éleva peu à peu vers les contrées du nord, fonda les empires d'Assyrie, de Babylone, des Mèdes, des Scythes, des Tatars et, en dernier lieu, celui des Slaves. Elle s'éleva terrible, endurcie, fortifiée dans son corps et dans sa conscience intime par la rigueur des climats; elle déborda comme l'Océan, engloutit un jour le monde romain, le régénéra et reflua vers ses limites polaires.

Rien de plus curieux, rien de plus intéressant pour l'esprit sérieux de l'homme que l'étude comparée de ces deux civilisations et de leurs caractères distincts, dont l'antithèse jette une si vive lumière sur les ténèbres et les vicissitudes des annales humaines.

L'archéologie des peuples civilisés est toute dans les livres, dans les documents écrits, dans les monuments de l'art. — L'archéologie slave est principalement dans les mœurs patriarchales d'une race dispersée sur des contrées vastes et fertiles, où elle a fondé une civilisation primitive et naturelle, une législation tirée des besoins simples des sociétés naissantes. Notre archéologie, nous la trouvons dans notre langue même, admirable par son étendue aussi bien que par l'universalité de ses racines et par une homogénéité qui lui permet de remonter jusqu'à l'origine de la formation des peuples.

Les langues slaves sont pareilles à ces montagnes, élevées par les géants, nos pères, au milieu des Stepes. Ces cimes artificielles, par leur forme et leur disposition, offrent, aux esprits scrutateurs, des moyens puissants dans leurs recherches sur l'antiquité du Nord; et par conséquent, elles ont pour nous une importance majeure. Elles sont, à l'histoire slave, ce que l'histoire slave elle-même est à l'histoire universelle.

Après les progrès immenses que la civilisation vient de faire depuis quelque temps chez les Slaves, leur archéologie ne pouvait pas rester en arrière. Aussi, a-t-on vu bientôt les monuments archéologiques, qui couvrent les vastes contrées de l'ancienne Pologne et de la Lithuanie, devenir l'objet de discussions animées de la part de savants pleins de sagacité. Parmi eux se signale le comte Eustache Tyszkiewicz, qui vient de publier une brochure pleine d'intérêt, sous le titre de *Recherches archéologiques sur les monuments et les objets d'art, d'industrie, etc., dans l'ancienne Pologne et dans la Russie Lithuanienne*, avec la gravure des objets antiques qu'il a pu retrouver. Cette brochure, qui se distingue par la justesse des vues et par des appréciations conformes aux prescriptions d'une critique sévère, jette sur l'histoire du Nord une nouvelle lumière. Elle doit intéresser tous ceux qui cultivent l'histoire des peuples.

A. BUKATY.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.